

# Nos aïeux, migrants en mai 1940, furent accueillis avec hospitalité

Il y a 85 ans, de très nombreuses familles belges quittaient précipitamment le territoire national devant l'avancée irrémédiable des troupes nazies. Les souvenirs de la Grande Guerre sont encore bien présents, et c'est gagnées par la peur que les Allemands ne reproduisent les mêmes comportements criminels qu'en 1914 qu'elles se dirigent en ce mois de mai 1940 vers la frontière française.

Aujourd'hui, nos pays se referment, contaminés par le discours de l'extrême droite et d'un nationalisme exacerbé par un nombre croissant de dirigeants dans le monde. Les

valeurs d'ouverture et de solidarité qui ont construit l'Union européenne vacillent sous les coups de boutoir des discours anti-immigration et xénophobes qui se répandent et que le pape François qualifiera de "mondialisation de l'indifférence".

N'est-il pas opportun de rappeler ce que nos familles ont vécu et comment elles furent accueillies lors de l'exode de 1940 pour nous aider à ne pas fermer nos cœurs à la détresse des migrants qui se présentent chez nous désœuvrés et en quête d'un asile face à la guerre et aux régimes totalitaires qui fleurissent en ces temps incertains et brutaux? Et pour rejoindre ce que fut leur expérience, les paroles de celles et ceux qui n'étaient encore que des enfants ou de jeunes adolescents sont une source irremplaçable de ce que peuvent ressentir

aujourd'hui les populations jetées sur les routes d'Afrique, d'Europe de l'Est et du Moyen-Orient.

## Écouter les témoignages

Comme le soulignait encore le pape François dans son tout dernier message de Pâques, quitter le domaine froid et insensible des statistiques et écouter le témoignage d'êtres humains en détresse peut nous permettre de résister au narratif qui tend à nous convaincre que les migrants ne sont plus des personnes à accueillir dans nos contrées, mais à rejeter. L'immigré est avant tout une personne que l'on doit empêcher d'entrer dans notre pays; il n'est pas le

biennu, car il met en danger notre nation: voilà le discours, que d'aucuns qualifient de théorie du grand remplacement, qui s'im-

misc subrepticement dans nos consciences à force d'être répété encore et encore. Comme le suggère la tradition talmudique: "Ce qui pénètre dans ta conscience, surveille-le, au risque que cela devienne ensuite tes mots, tes actes, tes habitudes et enfin tes valeurs". Et les valeurs peuvent être, nous le savons, l'Histoire nous l'a si souvent enseigné, le germe de comportements, individuels et collectifs, inhumains et criminels. Nous voilà prévenus.

Dans le recueil *Paroles d'exode*, paru aux éditions Weyrich, 120 témoins racontent ce que fut leur longue marche vers le sud et l'ouest de la France et l'accueil qu'ils y ont reçu. Ils furent deux millions de Belges et huit millions de Français du nord à fuir à pied, à vélo, en charrette ou en voiture pour les plus chanceux.

Lire ces témoignages, à commencer par celui de ma propre famille, partie de La Roche-en-Ardenne le 10 mai 1940<sup>(1)</sup>, aide à humaniser le regard que je porte sur la situation de ces enfants, de ces adultes, de ces hommes et de ces femmes, de ces familles entières qui quittent en ce printemps 2025 leur pays, leurs racines, leurs amis pour gagner un lieu plus sûr, plus accueillant, comme le firent mes aïeux. Ils ne partent pas de gaité de cœur, tant s'en faut, car il faut être gagné par le désespoir pour tout quitter et être d'un courage exemplaire pour traverser les épreuves de la route et de la mer Méditerranée. "Nous sommes partis le cœur bien gros de devoir

Dès les premiers jours, nous mesurons notre chance d'avoir été accueillis dans une famille remarquable. Nous ne sommes pas considérés comme des réfugiés inconnus mais comme des membres à part entière d'une famille tellement proche de nous.

